

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 44.

MONTREAL. 12 AVRIL 1890.

LE NUMERO, 5 CTS.  
PAR ANNEE, \$2.50.

## RECETTE DE CUISINE BOURGEOISE



L'ART DE BIEN FAIRE UNE BEURREE.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. FORNIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 12 AVRIL 1890.

## CHASSE-SPLEEN

La pauvreté est le seul fardeau qui ne s'allège pas par le partage.

On a tort de dire qu'il pleut sur le bon comme sur le méchant. C'est toujours le méchant qui a un parapluie.

Si vous voulez vous faire insérer gratis une double rangée de dents superbes, donnez un coup de pied à un *bull dog*.

Une partie de l'armée de Satan se recrute par le tirage au sort ; mais le plus fort contingent se compose de volontaires.

Comment voulez-vous que les hommes ne se ruinent pas à boire ? Ils achètent la boisson au détail et ils la boivent en gros.

"Le temps le dira" nous enseigne le proverbe. Mais quand il s'agit d'un secret important, généralement les hommes ne donnent aucune chance au temps.

Darwin fait remarquer bien à tort que l'homme seul a la faculté de siffler ; mais il est vrai qu'il n'a jamais eu l'occasion d'être sur le pont d'Hochelaga quand les engins du Pacifique passent.

Une belle grande blonde sortait avant-hier du bureau de poste en grommelant, une lettre à la main : "Il me demande une tresse de mes cheveux ; comme si je les avais sans payer, moi, ces cheveux-là !"

L'Académie des sciences est à discuter qu'est-ce qui détruit le plus promptement la mémoire : Le tabac, la boisson ou la morphine. Il y a quelque chose qui opère plus sûrement que cela : l'accomplissement d'un bienfait.

C'était pourtant un grand cœur, le monsieur qui s'écriait : "Moi, pour une noble action je donnerais volontiers ma vie ou celle de n'importe qui" et cependant il remarqua avec surprise des rires et des chuchotements autour de lui.

"Garçon, vous avez confondu mon ordre, disait un monsieur à une table de restaurant. Je vous ai demandé un poulet de printemps et un Bordeaux de 1871. Or vous m'apportez un poulet de 1871 et un Bordeaux du printemps."

Vous voyez cet homme à l'âme magnanime qui supporte les plus grandes douleurs avec une figure toujours riante ; eh bien ! il n'est pas capable de souffrir deux secondes une mouche sur le nez quand le barbier est à lui raser la gorge.

Un huissier revenant d'une saisie a mis dans son compte de dépenses :

"Pour me rafraîchir : 2 verres à 25 centins.

"Pour rafraîchir mon cheval, une mèche de fouet à ... 15 centins."

"Je crois que mon frère devient fou, disait une demoiselle de la rue Saint-Hubert ; il ne peut pas voir passer une fille qu'il ne se casse le cou pour la suivre du regard. Pshaw ! Je donnerais bien pourtant cent filles pour un jeune homme."

Les savants sont actuellement à discuter qui est le plus vexé : Du mari qui ne trouve pas le dîner prêt en arrivant à la maison ou de la femme qui, ayant son dîner prêt, est obligé d'attendre après le mari. D'après tous les indices, ce sera un *tie*.

La politesse sera toujours la grande qualité française. L'autre jour un français tombe à l'eau en traversant de New-York à Brooklyn. On le repêche à demi-mort ; mais aussitôt qu'il revient à lui, il s'empresse de dire : "J'espère que je ne vous ai pas retardés, messieurs."

Un architecte de nos amis vient de découvrir une combinaison qui va le pousser rapidement à une fortune brillante. Il a trouvé le secret de bâtir des logements dans lesquels vous pourrez entendre tout ce qui se dit chez le voisin, tandis que le voisin ne pourra rien entendre de ce qui se dit chez vous.

Nous espérons que la police verra à ce que ça n'arrive plus. Des gamins ont dérobé une partie de l'enseigne d'une scierie de la rue Craig et l'ont clouée à la porte d'un avocat bien connu de la rue Saint-Jacques. L'enseigne, qui n'est pas en très bon français, se lit comme suit : "Des coupes et toutes espèces de tours."

Il y a plusieurs manières délicates, dans une soirée, d'entrer en conversation avec une jeune fille à qui l'on vient d'être présenté. Ainsi nous avons retenu cette spirituelle saillie d'un dentiste : "Nous sommes presque des vieilles connaissances, mademoiselle. L'an dernier, j'ai posé un dentier à mademoiselle votre sœur."

Un statisticien vient de relever dans la collection des romans français 850 manières pour un homme de déclarer à une fille : "Je vous aime." "Et dire que je ne suis pas assez fin pour en connaître une," disait en tournant son chapeau le jeune Edouard à une beauté rougissante. La collection est maintenant portée à 851.

Le dernier tour de force d'un *reporter* novice qui voulait prendre de l'avance sur ses confrères dans le rapport d'une lecture publique a été de se faufiler sur le théâtre, de voler le manuscrit du *lecteur*, de filer au bureau et de le publier triomphalement le lendemain dans son journal. Il n'avait jamais songé, un seul instant, qu'il n'y aurait pas de lecture.

## QUEL TRAITRE !

*Curé* (voulant empêcher un de ses paroissiens de blasphémer).—Vous me scandalisez. Ne croyez-vous pas que je ne porterai pas témoignage contre vous au jugement dernier ?

*Le paroissien* (est un libre penseur).—Je n'en serais pas surpris. Ce sont toujours les pires qui se tournent témoins de la Couronne.

## MOTS D'ENFANTS

*La bonne*.—Ne brise pas ce vase-là, Gerald, ton père te disputera.

*Gerald*.—Oh ! non, pas moi. C'est toi qu'il disputera pour me l'avoir laissé casser.

*Visiteur, voulant faire un compliment*.—Comme cet enfant a bien la tête de son père ! Quel front puissant ; on y promènerait un carrosse à deux chevaux.

*Freddy*, (le petit frère de quatre ans).—Oui, mais sur la tête de mon papa, on voit plus la marque des roues.

*Une dame en visite*, (à la petite Adèle).—Si ta mère veut te vendre, je vais t'acheter.

*Adèle*.—C'est que vous n'avez pas ben, ben de l'argent pour m'acheter.

*La dame*.—Oui, j'en ai beaucoup. Je vais demander à ta mère combien elle va exiger.

*Adèle*.—C'est inutile. Nous sommes cinq petits enfants ici. Maman a eu bien de la misère à pouvoir nous assortir ; car c'est difficile de trouver tous des pareils. Vous êtes sûre qu'elle ne gatera pas sa collection maintenant.

*Le maître*.—Combien faudrait-il de poteaux pour atteindre la première étoile ?

*Charley*, (après beaucoup d'hésitation).—Pas beaucoup, monsieur.

*Le maître*.—Allons, imbécile, songe bien à ma question. C'est haut, d'ici aux étoiles, n'est-ce pas ?

*Charley*.—Oui, monsieur.

*Le maître*.—Eh bien ! Si c'est beaucoup haut, est-ce qu'il ne faut pas beaucoup de poteaux ?

*Charley*.—Non, monsieur. Il n'en faudrait qu'un, s'il était assez long.

*Georgie*.—Vite, Marie, ôte tes gants que je voie. J'ai entendu monsieur Alfred dire à trois ou quatre de ses amis qu'il avait des desseins sur ta main. Je veux les voir, ces dessins-là.

*Marie*.—Est-tu fou, Georgie ? Tais-toi, tout de suite, mon vilain.

*Georgie*.—Non, non ; je sais tout, va ! Même qu'il a ajouté : "Comme elle est un peu chatouilleuse sur le sujet, je vais être obligé d'y aller doucement." Montre moi cela que je voie si ça t'a fait mal.

*La Petite Violette*.—Maman, viens donc t'asseoir près de ma couchette pour que je m'endors !

*La mère*.—Maman est occupée, ma chérie ; elle ne peut pas y aller. Fais dodo comme une bonne petite fille. Tu n'es pas seule, les anges sont avec toi.

*Violette*.—Mais, maman, c'est des anges qui ne parlent pas ; et ils ne m'ont pas seulement conté un conte encore. C'est trop ennuyant.

## THEATRE-ROYAL

On peut avoir une idée juste du bon goût qui préside au Théâtre-Royal par la pièce qui s'y joue cette semaine : "La Case de l'Oncle Tom" de Mme Henriette Beecher Stowe. Cette pièce, qui est on ne peut mieux appréciée du public, a toujours du succès.

Les acteurs sont à la hauteur de la circonstance. M. Harry Mitchell et M. Winston Murray ont admirablement bien rempli leur rôle. Mlle Carrie Dillon Webber a fait les délices de l'auditoire. Tous les soirs il y a eu foule et une excellente société. Cette pièce sera encore représentée samedi après-midi et samedi soir. Les amateurs feront bien d'en profiter.

Une excellente compagnie de variétés paraîtra au Royal, la semaine prochaine. Les journaux américains font les plus grands éloges des artistes qui composent la troupe.

## UN HOMME DE RÉSISTANCE

On parle d'un des hommes les plus entêtés de la Puissance. Chacun a quelque trait nouveau à ajouter au crédit de cette tête dure.

—Ce n'est rien, reprend un journaliste qui vient d'avoir une polémique avec lui, quand je pense à ce que j'ai vu de mes yeux. Il était à examiner un cheval qu'il voulait acheter, un superbe cheval. Au moment où il se penche pour examiner les jarrets, l'animal lui envoie son pied dans le front.

—Il a dû en avoir pour son compte cette fois-là ?

—Pas lui ; mais le cheval. La pauvre bête boîte depuis ce temps-là.

## AIDE TOI LE CIEL D'AIDERA

Un pauvre diable de médecin, plein de science, de bon vouloir et d'activité, végétait dans une paroisse qui ne l'avait reçu que depuis quelques mois. On ne le connaissait pas ; c'est-à-peine si le quart des gons avait seulement entendu prononcer son nom.

Mais un jour l'imagination vint à son secours et, le dimanche suivant, le crieur annonça, à la porte de l'église : « Avis est donné que le Dr X... nouvellement arrivé ici, a perdu un superbe chien levrier d'Ecosse. Comme il a reçu ce chien en cadeau du Gouverneur Général, il y attache un grand prix et il donnera \$50 de récompense à celui qui le lui rapportera. »

Ce fut la fin de la déche. Un ami du Gouverneur dans la paroisse ! Et un homme riche par dessus le marché ! On se l'arracha et on se l'arrache encore.

## UN JOUR DE BRUME

Les chars de la rue Notre Dame sont aux trois quarts remplis quand un vieux monsieur vient s'asseoir près d'une jeune femme.

—As-tu été bien occupée aujourd'hui, ma chère, en se tournant paternellement vers la dame ?

*La dame.*—Monsieur, s'il vous plaît ?

*Le vieillard.*—Eh bien, oui, je te demande tout simplement, ma chère petite fille, si tu as été bien occupée.

*La dame, (indignée).*—Je ne suis pas votre fille.

*Le vieillard, (minaudant).*—Allons, voilà que je ne suis plus ton vieux papa ?

*La dame, (rouge de colère).*—Ah ! vieux polisson, vous allez cesser. Je ne vous connais pas.

*Le vieillard.*—Tu n'es plus ma fille ?

*La dame.*—Je ne l'ai jamais été.

*Le vieillard, (en portant la main à son chapeau avec le geste cérémonieux de l'homme ivre).*—Excusez, madame, excusez. Voyez-vous, j'ai neuf filles. C'est toujours difficile à retenir neuf figures ; surtout quand je suis dans la brume comme ce matin.

## UN BEAU GARGARISME

*Josette* qui a entendu chanter l'Albani, raconte ses impressions dans son village.—Vous dire si elle a une belle musique dans la gorge ! Tenez, elle fait ce qu'elle veut. Elle chante même en se gargarisant.

## UN NOUVEAU NÉ

(Pour le SAMEDI.)

Sous le nom de *Club de Pitro*, la gent joyeuse de L... vient de former une association des plus curieuses et des plus intéressantes.

Son but, comme celui de tous les clubs, est de tuer le temps, mais, combien mieux que nul autre, n'y réussit-il pas ? Vous en jugerez vous-mêmes, amis et jeunes lecteurs, lorsque je vous aurai fait *mes confidences* sur cette nouvelle société.

Ces confidences seront simplement des extraits, à vol d'oiseau, du livre des règles et règlements de l'ordre. Je procède : Toute personne, homme ou femme, peut faire partie de l'association, pourvu qu'elle ne soit pas et n'ait jamais été mariée, mais que l'envie de l'être ne lui manque pas.

Les vieux garçons endurcis et les vieilles filles sans espérances sont rejetés sans appel.

La galanterie est nécessaire chez les hommes ; les membres du sexe doivent être aimables.

La beauté n'est pas obligatoire, mais il faut savoir faire oublier la laideur. Il faut appartenir au village de L... ou être fortement recommandé par un ou plusieurs membres *in good standing* devant le comité.

Le président a le droit de refuser l'entrée à tel ou telle appliquant ou appliquante, mais, quand trois membres ou plus désirent que la majorité décide, on votera.

Le président devra être un homme, mais la sous présidence sera laissée au beau sexe.

Le comité sera formé des deux sexes en nombre égal.

L'élection des officiers et officières aura lieu par la voix de la majorité et, en cas de lutte entre deux membres, le parti vaincu sera consolé par un baiser de la sous présidente si c'est un frère ou du président si c'est une sœur.

Comme noblesse, fraternité obligé : tous les membres seront frères et sœurs.

Toute faute contre les règlements devra être rapportée au président qui punira les délinquants lui-même, si la faute est légère ; si elle est grave, un procès sera nécessaire devant le comité.

L'insigne *Red, White & Blue* ne devra jamais quitter la poitrine sur laquelle la main de la sous présidente ou du président l'aura placée. Le mot de passe, les signes de reconnaissance, etc., devront être tenus secrets et seront changés tous les six mois.

Les *meetings* auront lieu deux fois par semaine aux jours et aux lieux que le comité jugera convenables. Les membres seront tenus d'y assister au moins cinq fois par mois, ou de donner des raisons satisfaisantes en cas d'absence.

L'argent n'a rien à faire dans les affaires du club ; la gaieté, les bonnes reparties, les éclats de rire en sont la monnaie courante.

Tout service signalé, rendu à l'association par un membre, sera payé en sourire et en amabilité par la sous présidente ou le président, selon que ce membre sera homme ou jeune fille.

Aux réunions, tout amusement loyal sera permis et des remerciements seront votés pour ceux et celles qui auront le plus et le mieux contribué à l'amusement général, etc., etc.

Mes chers lecteurs, j'aurais encore plusieurs clauses intéressantes à copier du livret que je tiens, mais il ne faut pas abuser des colonnes

du SAMEDI, car il n'a jamais trop de place pour ses propres bons mots. Donc, pour ne pas vous en priver, je vais maintenant me contenter de vous dire, en quelques lignes, comment on s'amuse généralement aux assemblées du club en question.

Eh bien, on s'amuse comme partout ailleurs, où la fleur des jeunes filles et la crème des jeunes gens d'un village se trouvent réunis et en joyeuse humeur. On y fait de tout, on y joue à tout, dans la limite des amusements honnêtes ; mais le chant et la musique sont nos principales sources de plaisirs, attendu que la nature a doué notre sous présidente d'une voix des plus riches et des plus pures.

Vous en avez assez, n'est-ce pas ? Bonsoir donc mes amis, et si bientôt vous apprenez que votre village est le siège d'une succursale de notre *Club de Pitro*, hâtez-vous d'en faire partie, et votre esprit fatigué par le *spleen*, échappera à son étroite mortelle en s'élevant sur les ailes de la gaieté.

PIETRO.

## A PROPOS DE PROBLÈME

A M. le Rédacteur du SAMEDI,

Ayant lu dans votre journal un problème soumis à tous les lecteurs, je me fais un plaisir d'y répondre. Deux trains allant à une vitesse de 60 milles à l'heure chaque, le canon placé sur le premier char, son boulet doit aller rencontrer l'autre char à la moitié du chemin.

E. L. MILOT.

## L'HABITUDE DU POKER

*Bigbee.*—Peux-tu m'expliquer pourquoi à l'enca, tu as fait monter l'enchère sur ce tableau jusqu'à \$500 ? On ne montait que par cinq piastres et tu l'aurais eu pour \$200.

*Paldek.*—Que veux-tu ? J'étais distrait. Quand j'ai vu les relances de \$5.00 je me suis cru au *poker* et je m'étais mis dans la tête que j'avais un *bluff* à faire.

## RAISON ABSOLUE

*Client.*—Vous n'êtes pas raisonnable, vous me chargez des prix fous. Ainsi, vous demandez cinquante cents pour ce *roast beef*, tandis que votre vis-à-vis ne m'en demande que vingt-cinq.

*Le boucher.*—Peut-être, mais vous devez prendre en considération qu'il ne fait pas tant de profit que moi.

## LA BELLE MUSIQUE

Dans une soirée musicale :

*Louis.*—Maintenant que nous sommes seuls, ma chère Clara, loin de la foule dans ce petit coin, laissez-moi vous dire combien je vous aime.

*Clara.*—Oh ! pas maintenant ! maman vient de se mettre au piano, et tout le monde va se sauver de ce côté-ci.

## GASCONNADE AMÉRICAINE

*Californien.*—Le sol de la Californie est si fertile que si vous répandez une boîte d'allumette sur le sol, vous avez, l'année suivante une forêt de poteaux de télégraphe.

*Citoyen de l'Illinois.*—Ce n'est rien cela, comparé à chez nous. J'ai perdu un bouton de culotte l'année dernière et j'ai récolté cette année une paire de pantalons qui étaient si bien venus qu'ils étaient trop grands pour moi.

## LES TRUCS DE BAPTISTE

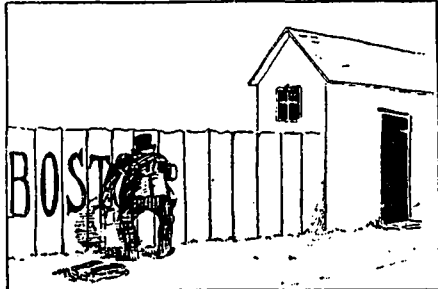


I  
—Un artiste en enseigne.—Combien pour le loyer de onze planches de votre clôture ?

Baptiste.—Ça dépend. Si les planches tombent, je ne veux pas avoir l'ennui de les remettre à la même place. Je ne sais pas beaucoup lire, moi.

L'artiste.—Vous les reposerez comme vous pourrez.

Baptiste.—Alors, ça sera \$11 seulement.



II

Puis l'artiste se mit à l'œuvre.



III

Et paya avec beaucoup de plaisir.



IV

Une trombe ou autre chose renversa six planches de la clôture le lendemain.



V

Mais Baptiste n'eut aucune peine à reconstituer l'annonce.

## BRUME PARTOUT

(La Place d'Armes visitée par deux compagnards, après minuit.)



—Oh! voyez donc, Pillou, la lune qui marque l's'heures.  
—C'ha c'hest des plans d'an lais.

## LE CULTE DU SOUVENIR

*Emprunteur* (chronique).—Dis donc, mon cher, peux-tu me prêter vingt piastres pour quelques jours !

*L'ami* (fatigué).—Pourquoi, diable, ne mets-tu pas ta montre en gage ?

*L'emprunteur*.—Vois-tu, ma montre me vient de ma pauvre mère, et je ne puis pas m'en séparer.

*L'ami*.—Moi, mon argent est un souvenir précieux de mon père, et je ne puis pas m'en séparer non plus.

## COMMENT ON TUE LE GIBIER

Baptiste sert de guide à deux médecins qui sont en partie de chasse. Un coup de fusil n'attend pas l'autre ; mais jamais de gibier.

Baptiste en vrai chasseur est exaspéré. A la fin n'y tenant plus :

—Vous seriez bien plus sûrs d'en tuer, si vous leur donniez une prescription.

## DANS LES ENVIRONS

En cour :

*L'avocat*.—Quel est votre âge, mademoiselle ?

*Le témoin*.—Je passe vingt ans.

*L'avocat*.—Il faut être explicite. Combien, plus que vingt ans ?

*Le témoin*.—Disons entre vingt et trente ans.

*L'avocat*.—Ce n'est pas suffisant. Il faut préciser. Quel est votre âge exact ?

*Le témoin*.—J'aurai trente ans demain.

## AMÉNITÉS FEMININES

Au bal :

*Lucette*.—Tiens Marie, vois-tu le monsieur là-bas, c'est mon ami, M. Peupoli. Veux-tu que je te le présente !

*Marie*.—Non merci, c'est justement celui qui ne s'est pas levé pour me donner sa place dans les chars urbains l'autre jour.

*Lucette*.—Vrai ? Tu me surprends ! Au moins s'il n'a pas d'égard pour notre sexe, il devrait, au moins, prendre l'âge en considération.

## LE POINT FAIBLE

*Cowboys* (Lynchant un voleur de chevaux dans le Dakota).—Tu as cinq minutes pour faire ton acte de contrition.

*Le voleur* (qui a la corde au cou).—Je vous paie la traite que vous ne tirerez pas dessus.

*Les cowboys*.—Oui ! Nous allons tirer tout de suite.

*Le voleur*.—Il n'y a que moi qui sache où il y a \$60.000 de cachées.

*Les cowboys*.—Vite, vite, nous tirons.

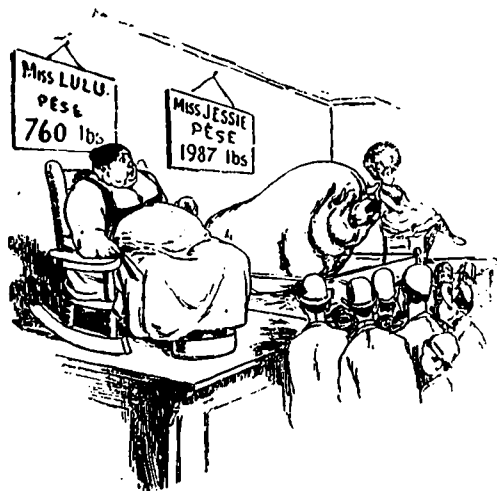
*Le voleur*.—Il n'y a que moi qui connaisse l'existence d'une mine des plus riches.

*Les cowboys*.—Fiche-nous la paix. Hurrah ! Tirons ensemble, boys.

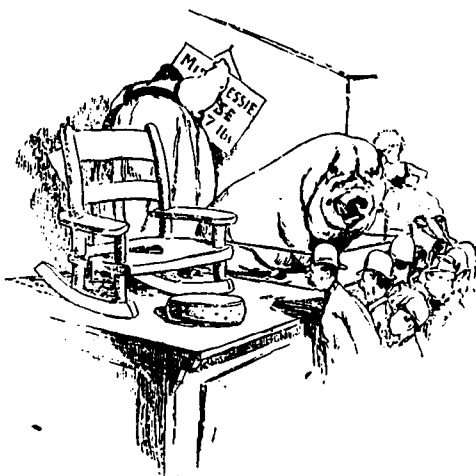
*Le voleur*.—J'ai inventé six trucs nouveaux pour tourner la chance des cartes.

*Les cowboys* (en chœur).—Lachez la corde, tonnerre. Mais parle donc ! Et ils lui payèrent la traite.

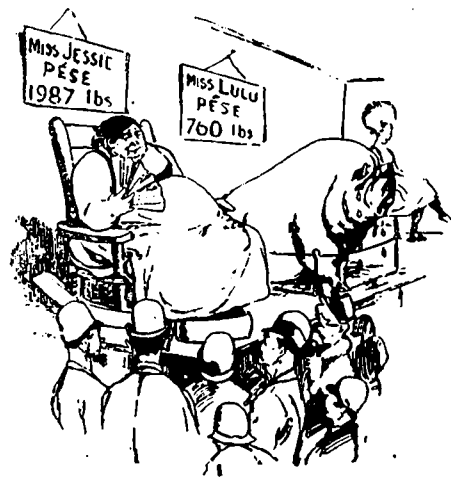
JALOUSIE ENTRE ARTISTES. — LE TRIOMPHE DE L'ESPRIT SUR LA MATIERE.



I



II



III

Mlle Lulu, la femme grasse du musée. — Voyez tous ces imbéciles qui regardent une bête ! Les chrétiens n'ont guère de chance dans cette institution.

— Mais, ils ont besoin de se lever matin avant de m'en faire passer. Voyons voir un peu.

— Voilà comment ça devrait toujours être dans le monde social, si c'était bien organisé.

UNE CHANCE UNIQUE

Sur les chars urbains. Le conducteur s'approche d'une femme aussi grosse que peu jolie, et lui demande le prix de son passage.

— Va donc, dit-elle, j'ai payé.

— Non, tu n'as pas payé.

— Je te dis que oui.

— Donne cinq cents, ou je te flanque dehors.

— Je voudrais bien voir ça, par exemple.

Là dessus notre homme de faire arrêter son char et d'en expulser la bonne dame.

Un passager (intervenant). — C'est dur, n'est-ce pas, mais je crois qu'elle le méritait.

Le conducteur. — Oh, ce n'était pas difficile pour moi, ce n'est pas souvent que j'ai la chance de m'acquitter envers elle ; c'est ma femme.

SOLUTION DES REBUS DU 5 AVRIL

No 1. — 22 otés de 24, reste 2.

No 2. — L'Ingratitude est le plus noir de tous les vices.

No 3. — Citadelle.

RECETTE DE CHASSE

En soirée :

Sylvain. — Voyez donc cette mademoiselle Alias. Quelle admirable rangée de perles elle a dans la bouche !

Raymond. — Ça ne me surprend pas ; elle est assez huitre pour en avoir.

PAUVRE ORDINAIRE

Le curé a prié, au prône, ses ouailles de venir payer leur dime ; il est en grand besoin.

Paul Tranchepartout, un esprit fort, s'en va après la messe faire la contreverse. — C'est comme cela, monsieur le curé que vous prêchez pour de l'argent. Il me semblait que c'était seulement pour le salut des âmes.

Le curé. — Mais des âmes, ça ne nourrit pas le corps. Puis du reste, quand même ça le nourrirait, il en faudrait bien 300 douzaines comme la vôtre pour faire un repas.

HAÛTE DIPLOMATIE

La police. — Que faites-vous sous cette fenêtre ?

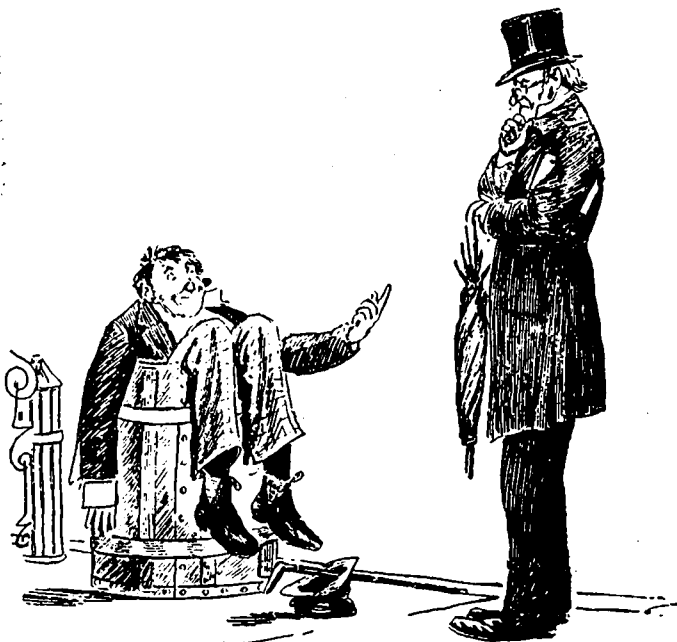
Jeune soupirant. — Je guette l'instant où l'on va mettre un homme à la porte. C'est lui qui m'a dégommé auprès de la demoiselle. Et c'est ce soir qu'il fait la grande demande. J'ai envoyé depuis une heure quatre pedlers, deux agents de livres et un agent d'assurance pour solliciter le patronage du papa. Ce qu'il doit être énervé à l'heure qu'il est !

UNE VILLE QUI PROMET

1er gentleman de Vancouver. — Dites-moi donc quelle sorte de ville est Montréal ? Est-ce réellement une ville qui progresse comme on dit ?

2me gentleman de Vancouver. — Plus que cela encore. Tous leurs journaux du soir, par exemple, commencent à se vendre le matin, et ils ont un journal LE SAMEDI qui paraît le jeudi.

UN RAISONNEMENT DE FONDS



Philantropie. — Comment, Janvier, mais vous êtes ivre ?  
Janvier. — Vous le seriez bien plus que moi, si vous aviez autant de verres de bière dans le corps. Allons mettez vous à ma place.

JE TE L'AVAIS BIEN DIT



François. — Sapré pistache, mon revolver est disparu.

Madame François. — Je te le disais toujours qu'il partirait sans que tu le saches.



## CETTE MANIE QU'ON A DE SE PLAINDRE!



— Mon bon monsieur, je n'ai pas mangé depuis hier !  
— Va-t-en au diable !... moi, je n'ai pas digéré depuis ce matin, et je ne me plains pas.

## UN SAUVEUR INATTENDU

*Vieux colonel du Kentucky.*—Tu vois ce vieux cheval, j'y suis attaché. Il m'a sauvé la vie à la bataille de Gettysburg.

*Son ami.*—Comment cela ?

*Le vieux colonel.*—Cinq minutes avant la bataille, il m'a envoyé ses deux fers dans l'estomac ; et le colonel qui m'a remplacé a été tué durant l'engagement.

## LA VRAIE POLITESSE

*Mlle Juliette Dégourdin* (voulant pousser Edouard dans ses derniers retranchements).—Mais vous finirez par rester vieux garçon. Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

*Edouard* (de son air le plus aimable).—Après vous, mademoiselle, après vous, je vous en prie.

## L'IMPUDENCE DES PHOTOGRAPHES

La vieille Delle Pichegru est revenue de la ville bien fâchée.

— Imaginez-vous, dit elle, que je suis entrée chez un photographe, et que j'ai fait prendre mon portrait. Quand il me l'a remis, je l'ai trouvé assez bien ; mais rendue dans la rue, j'ai lu sur le dos : " L'original de cette carte est conservé avec soin." D'abord, est-ce qu'il sait mon âge pour savoir si je suis conservée ou non ? Puis, qu'est-ce que ça lui fait.

## MARQUE INFALLIBLE

Monsieur Georges a la réputation de pratiquer la patience de l'Évangile et d'offrir volontiers la joue gauche après la joue droite. L'autre jour quelqu'un entre pressé dans un théâtre où se trouve Georges à qui il doit communiquer un message important.

— Mais, dit le commissionnaire, comment le trouverai-je ? Je ne le connais pas.

— Rien de plus facile. Faites le tour de la galerie, en tapant sur la tête de chacun. S'il y en a qui ne vous remet pas le coup de poing, ça sera lui.

## MALADIE NON CLASSÉE

Il y a des blancs imprimés pour les certificats que les médecins doivent donner en cas de décès afin de permettre l'enterrement.

L'autre jour un jeune médecin qui n'avait pas encore la pratique de ces certificats, a commis une légère bévue.

Ces blancs se lisent à peu près comme suit :

Nom du défunt

Résidence

Age

Cause de la mort

(Signature.)

Le malheureux s'est trompé de place pour signer son nom, et l'a mis au bout de la ligne : " Cause de la mort."

## UN TRÉSOR

*Madame*, (montre à une nouvelle servante sa chambre à coucher).—Vous voyez : voici votrelit, votre bureau de toilette, votre lavemain.

La servante étend son tablier et se met à mesurer un pan du mur.

*La dame.*—Pourquoi mesurez-vous cela ?

*La servante.*—Faut toujours que je voie si mon piano peut entrer.

## FAUT ÊTRE RAISONNABLE

*Jean Marie.*—Et tu as reçu une tape comme cela sans la remettre !

*Garlebu.*—Qu'est-ce que tu veux ? Si je la lui avais rendue, il m'en aurait donné une autre, puis moi une autre, puis lui une autre, et ainsi de suite. Je te dis, nous nous battrions encore.

## UNE CORBEILLE DE NOCES PEU GARNIE

*Charley.*—Allons, qu'est-ce qui va mal ? Tu es sombre comme un nuage plein de foudre.

*Benny.*—Il y a de quoi. J'ai épousé la fille de mon tailleur ; et sais-tu quel a été son cadeau de nocces ? Mon compte acquitté.

## L'ART D'ÉVITER LES ACCIDENTS

*1er commis.*—Notre bourgeois vient de débouler en bas de l'escalier avec cinq bouteilles de bière et il n'a rien cassé.

*2<sup>e</sup> commis.*—C'est impossible ; tu blagues.

*1er commis.*—Il avait les bouteilles de bière en dedans, tu sais.

## VINITÉ DE GRAND'MÈRE

La belle madame X... a fini malgré sa lutte contre les ravages du temps par devenir grand'mère. L'autre jour un monsieur trop poli l'aborde dans le train de Québec.

— Madame, ce charmant enfant est sans doute votre petit-fils ?

*Madame X...* (piquée mais non déconcertée).—Est-ce vrai qu'il a encore l'air d'un petit fils !

## PLAISIR DETRUIT

*Charley Chase.*—Je le savais que ça arriverait comme cela quand j'ai vu ce cockney anglais.

*Ponsonby.*—Qui ça, Sir Charles Rednor ? Mais c'est un chasseur de première classe.

*Charley Chase.*—Précisément ; il a tué notre renard ; le Hunt Club va être obligé de se dissoudre.

## UN VAGUE ESPOIR



*Le mari*, (durant une querelle de ménage).—Ah ! pour ça, tu sais, nous ne nous rencontrerons jamais dans le ciel.

*La femme.*—Peut-être que oui. Tu es jeune ; tu as encore le temps de te corriger.

## RECTIFICATION D'ERREURS HYGIÉNIQUES

*Médecin* (à son patient).—Vous ne devriez pas tenir vos cochons si près de la maison.

*Le patient.*—Pourquoi donc ? C'est pourtant bien plus commode.

*Le médecin.*—Parceque c'est mauvais pour la santé.

*Le patient.*—Ça c'est de la blague. Ces cochons-là n'ont jamais eu une heure de maladie.

## EN DOUCEUR

*Tramp* (entrant chez un charcutier).—Voulez-vous, mon bon monsieur, me donner un morceau de gazette pour envelopper un petit objet ?

*Le charcutier.*—Tiens, mon bonhomme.

*Le tramp.*—Maintenant, pouvez-vous me donner un petit morceau de saucisse pour mettre dedans ?

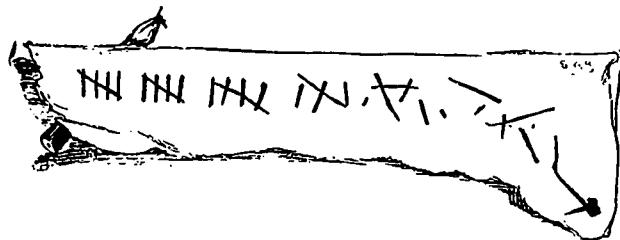
## CRUAUTÉ SANS NOM

*Le père* (qu'on a amené à une vente de tableaux).—Et cela, ma fille, qu'est-ce que ça représente ?

*Sa fille.*—C'est un chien, papa.

*Le père.*—Si je peux découvrir que ce peintre là est à Montréal je le fais arrêter pour cruauté envers les animaux.

## COMPTABILITÉ COMPLIQUÉE



*Baptiste* qui passe ses soirées à la buvette du St. Lawrence Hall est tellement surpris du compte à solder tous les soirs qu'il s'imagine être volé par le garçon. Pour l'acquies de sa conscience, il a inauguré un nouveau système. Autant de verres, autant de barres. Voilà ci-dessus le petit papier qu'il a trouvé dans sa poche le lendemain matin de sa première expérience.

PUNIS SUR LE CHAMP



I

Les deux associés après avoir décidé de fermer leur bureau d'avocat, et d'aller passer le temps entre le mercredi de la semaine Sainte au mardi suivant, à leur maison de campagne, expédient des invitations à leurs amis pour le soir de Pâques.



II

Le soir de Pâques arrivé, ils ont eux-mêmes dressé la table avec tout le chic que deux vieux garçons peuvent déployer à cette besogne. Et, la main sur la conscience, ils sont fiers d'eux.



III

Pas un invité n'étant venu ; ils se décident, à huit heures, de faire leur petite fête strictement en famille.



IV

Vers onze heures, un bruit de sonnette s'étant fait entendre, *Frاندugosier* sort pour éclairer les nouveaux venus. Hélas ! Personne ; mais fallait bien chercher un peu. Peut-être qu'ils ne connaissaient pas le chemin.



V

Dans l'intervalle, *Gueulseche* avait eu aussi quelques désagréments.



VI

Ayant, vers le lendemain soir, pu retrouver tous leurs morceaux, ils étaient à organiser une campagne en faveur de la tempérance, quand leurs invités firent irruption chez eux. *Frاندugosier* et *Gueulseche*, n'ayant pas été aux exercices de la Semaine Sainte, vu le manque d'église dans le voisinage, s'étaient trompés de jour.

PINCÉE DE CONSEILS

CONTRE LES FURONCLES (*clous*)

Quand le clou ne fait que poindre sous forme de bouton, percez-le avec une aiguille et mettez-y une goutte ou deux d'esprit d'ammoniaque. Vous êtes sûr de le détourner.

Si le clou a pris de l'avance voici une excellente recette :

- Teinture de fleurs d'arnica . . . . . 1/2 oz.
  - Acide tannique pulvérisé . . . . . 1/2 oz.
  - Gomme arabique pulv . . . . . 1/2 oz.
- Faites dissoudre.

On étend ce mélange, à l'aide d'un pinceau, sur le point où siège le furoncle, et sur les parties environnantes.

Tous les quarts d'heure, on répète l'opération, jusqu'à ce qu'il se soit formé une couche épaisse et résistante.

La douleur est immédiatement apaisée, et le furoncle avorte.

Si le clou est tellement avancé, qu'il n'y ait plus moyen de le détourner, faites un onguent moitié savon de Castille et moitié sucre d'érable et tenez un emplâtre de cet onguent sur le point malade. C'est ce qui le fait aboutir et vide la plaie plus vite.

COMMENT IL FAUT BOIRE LE LAIT

Certaines personnes se plaignent de ne pouvoir prendre de lait sans en être incommodées et l'attribuent à une altération probable de liquide.

Presque toujours, cela tient uniquement à ce qu'elles boivent trop vite. Il faut mettre au moins trois minutes à boire un verre de lait.

Le contenu d'un verre avalé précipitamment se transforme dans l'estomac en un amas de caillé dont la surface extérieure se trouve seule en contact avec le suc gastrique, tandis que la même quantité de lait bue à petits traits se coagule partiellement, est entièrement pénétrée par le fluide digestif et se digère sans aucune difficulté.

## NOS CHERIS

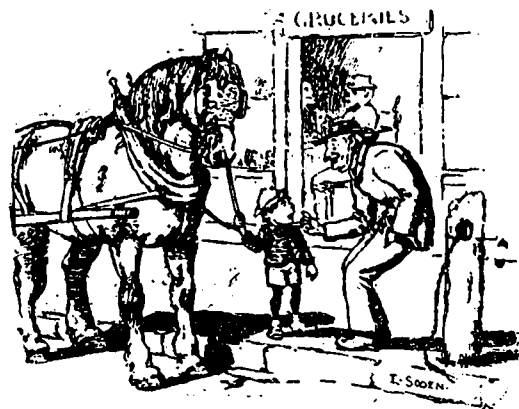
MANQUE D'HABITUDE



XXI

I.—*Tommie.*—Viens jouer avec moi, papa.

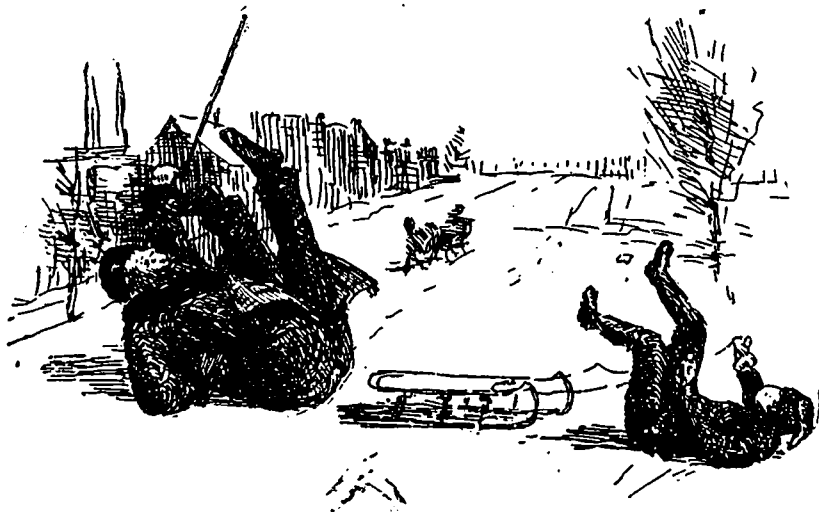
SI JEUNE ET SI PRÉVOYANT!



XXII

*Le vieux voisin.*—Il était si bien attaché au poteau ! Pourquoi ne l'as-tu pas laissé là ?*Tommie.*—Mais il voulait s'en aller ; il était pour l'arracher, sûr, sûr, si je ne l'avais pas détaché et ne m'étais pas mis à le retenir.

POUR ÊTRE PLUS SUR



II.—Tiens toi bien !

XXIII.—*St Clair.*—Que je voudrais donc être sourd et toi muette ?*La mère.*—Pourquoi un souhait aussi terrible ?*St Clair.*—Tu ne pourrais pas me disputer ; et je ne pourrais pas t'entendre.

UN PAYS DE COCAGNE



XXIV

*L'inspecteur d'écoles.*—Maintenant, Bob, pourquoi Moïse a-t-il frappé le roc ?*Bob.*—Parcequ'il avait besoin d'eau.*L'inspecteur, voulant donner une leçon de patriotisme.*—En Canada, nous n'avons pas besoin de frapper le roc pour avoir de quoi boire, n'est-ce pas ?*Bob.*—Non, monsieur ; il suffit de frapper, le dimanche, trois coups à la porte de M. Carpin, et l'on a de la bière.



## LE CRI DU CŒUR



Fritz, (nouvellement marié recevant la visite de son ami Rodolphe):—Eh ! bien comment trouves-tu ma femme ?

Rodolphe.—Cristi !... qu'elle doit être riche !

Le politicien qui rêve des combinaisons



—Voyez-vous, monsieur, si je tenais une bonne fois monsieur Chapleau pendant seulement trois heures dans l'embrasure d'une fenêtre comme je vous tiens ici...

## LOCUTIONS A ÉVITER

Le monde, pardonnerait plus volontiers peut-être une faute contre la grammaire qu'une faute contre le bon goût ; — une personne manque d'instruction, c'est un malheur pour elle, c'est le résultat de circonstances fâcheuses, un manque d'intelligence au pis aller ; mais cela n'implique nullement une naissance ou des habitudes vulgaires ; tandis que l'emploi d'une seule expression triviale détruit en un instant tout le prestige de l'élégance et des bonnes manières, qui ne semblent dès lors que des qualités d'emprunt.

Vous aurez donc grand soin d'éviter les locutions suivantes ou autres du même genre ; vous ne direz pas, par exemple ; LES JAMBES ME RENTRENT DANS LE CORPS ; — JE SUIS ÉREINTÉ, pour exprimer une grande lassitude.

Vous ne connaîtrez personne qui *roule carrosse*, mais vous parlerez de gens riches, ayant voiture. — FAIRE BISQUER, FAIRE RAGER quelqu'un ne se dit pas. — On contrarie, on taquine, à la rigueur même, et, bien que ce soit déjà très-familier, on fait enrager quelqu'un.

DIEU ME PARDONNE ! — PAROLE D'HONNEUR, — SUR MON HONNEUR, — AUSSI VRAI QUE J'EXISTE, — JE VOUS LE JURE, et autres affirmations du même genre, sont à la fois repoussées par la bonne compagnie et l'habitude de la vérité.

SANS ME VANTER, — CE N'EST PAS L'EMBARRAS, — EN SOMME, — SOMME TOUTE, — ABORDONS LA QUESTION, — VENONS AU FAIT, — JE METS EN FAIT, — JE POSE EN FAIT, — SELON MOI, et leurs analogues sont aussi fatigants dans la conversation dont ils relentissent et interrompent la marche, qu'ils sont de mauvais goût.

DIT-IL, — DIT-ELLE, — DIS-JE, revenant se placer à chaque instant dans un récit, porte sur les nerfs et atténue tout le mérite, tout le charme, tout l'intérêt de la chose racontée ; on se croit dans un corps de garde en présence d'un loustic de régiment.

JE VIENDRAI QUAND ET QUAND VOUS, pour dire en même temps que vous, est une expression

locale, repoussée partout par les gens qui se piquent de parler français.

TANT QU'A MOI POUR QUANT A MOI, — J'AI EEU pour J'AI EU, sont dans le même cas. — Cette dernière locution a pour origine l'ancienne orthographe qui employait *v* pour *u*.

Vous n'invitez personne A LA FORTUNE DU POT ni à MANGER VOTRE SOUPE, mais vous priez un ami sans cérémonie, vous l'engagez à dîner chez vous.

On fait du bruit, du tapage, des folies, mais on ne fait pas les cent coups, pas plus qu'un homme sage ne peut faire des morales ; il donne des leçons ou fait de la morale.

La chaise de votre voisin peut être sur votre robe, mais vous ne sauriez prétendre qu'ELLE EST SUR VOUS. — Vous ne direz pas davantage qu'une chose est de bon ou de mauvais genre, le mot genre ne pouvant et ne devant jamais être pris dans le sens de mode et de goût. — C'est de bon goût, mauvais goût qu'il faut dire.

Un homme a des écus sur lui, quand il a garni sa bourse avant de sortir ; mais prétendre qu'UN HOMME A DES ÉCUS, pour exprimer qu'il est riche, c'est parler le langage des gens sans éducation. Il en est de même de dire, en offrant du tabac : EN USEZ-VOUS ? — ou de répondre : J'Y VAIS DE SUITE au lieu de tout de suite.

Employer EXCUSEZ, — DEMANDEZ EXCUSE, pour pardon, demander pardon, est excessivement trivial pour la première formule, et en outre un non sens pour la seconde. — Ce serait je vous excuse qu'il faudrait dire, si l'on tenait au mot d'excuse répudié dans ce sens par le bon langage ; car JE VOUS DEMANDE EXCUSE, signifie : vous avez eu tort avec moi, et j'exige que vous vous en excusiez. Assurément ce n'est pas ainsi que l'entendent les bonnes personnes qui vous adressent ces paroles, après vous avoir fait attendre, vous avoir écrasé les pieds, ou vous avoir fait déplacer. C'est : je vous demande pardon qu'elles doivent dire. — Sachez-leur gré de l'intention, mais ne vous exprimez pas comme elles.

FAITES EXCUSE, dit à une personne qui se trompe, est du même goût.

Ne dites pas d'un homme pauvre : IL EST PEU

FORTUNÉ, car fortune ne signifie pas riche, mais heureux, et tel homme qui possède des millions peut parfaitement être classé au rang des infortunés, s'il est frappé par quelques-uns des nombreux malheurs que n'écartent pas les richesses.

Vous traversez la rivière en passant d'une de ses rives sur l'autre, mais vous ne sauriez TRAVERSER UN PONT, si ce n'est en allant simplement d'un de ses parapets à l'autre. Vous direz donc passer un pont.

Un objet n'est pas BLANC COMME UN LAIT, MOELLEUX COMME UN SATIN, mais blanc et moelleux comme du lait, du satin.

Vous ne MANGEREZ PAS UN FRUIT, vous mangerez des fruits en général, ou une pêche une poire, etc... On ne mange pas UN RAISIN, mais du raisin, une grappe de raisin.

Dire UN LOUIS D'OR, — UN NAPOLEON D'OR, c'est faire un pléonasme et donner à penser qu'on ignore qu'il n'y a pas de Louis et de Napoléon d'argent ou de cuivre. Quelques personnes s'appuient sur ce qu'autrefois on disait des écus d'or ; mais qu'elles se souviennent qu'il y avait en même temps des écus d'argent, ce qui rendait nécessaire la désignation du métal.

Quelques puristes croient faire merveille en affectant de dire PINCER DE LA HARPE, TOUCHER DU PIANO ; cette recherche n'est pas de bon goût ; c'est une distinction d'artiste qui n'est pas adoptée dans un salon, où l'on doit dire simplement jouer, de quelque instrument que l'on parle.

Le même raffinement de langage, au sujet de rappeler et de malgré, conduit en certain cas à une faute réelle contre la grammaire ; car il est bon de ne pas oublier qu'il n'y a pas de règles sans exceptions, et appliquer les premières sans étudier les secondes, c'est s'exposer à faire fausse route. Ainsi on a dit que le verbe RAPPELER ne devait jamais être suivi de la particule de, et vous croyez redresser une erreur de langage en disant : je me RAPPELLE AVOIR ÉTÉ, tandis que vos voisins qui viennent de dire : je me rappelle d'avoir été ont parfaitement parlé. Car "la particule de, prohibée devant les substantifs, les pronoms, etc... est de rigueur devant l'infinitif avoir, comme nous l'enseignent les écrits des

maîtres." Il en est de même de MALGRÉ QUE, qui, prohibé par la grammaire et le bon goût, se conserve devant le participe passé du verbe avoir précédé de en : *Malgré que nous en eussions, malgré qu'il en ait.*

Définissez-vous soigneusement, du reste, du travers commun à beaucoup de jeunes gens ou de jeunes filles à peine échappés aux bancs de leurs classes et qui se figurent en savoir plus que tous ceux qui les entourent ; soyez au contraire convaincu, à moins que vous ne soyez appelé à vivre avec des gens sans éducation, que l'expérience est bonne conseillère, et qu'avec toute l'intention possible en en sait assurément moins, touchant la pratique, que des hommes, des femmes ayant vécu longtemps dans la bonne compagnie. N'oubliez pas que c'est bien moins dans les livres que dans les salons que se sont conservés les principes purs du bon langage. — Les livres ne font que trop souvent des pédants, la conversation seule peut former un causeur élégant et spirituel. Un mot justifie cette opinion ; on appelle *traditions* du bon langage toutes les nuances fines et délicates que je cherche à vous faire apprécier. — Un frondeur qui n'est pas bien sûr de lui, et qui ose s'aventurer à donner des leçons indirectes, court risque de ressembler à un jardinier qui, chez mon père, croyait faire merveille en nous répondant avec emphase, lorsque mes deux sœurs s'amusaient, en vrais enfants, à lui demander quelques renseignements sur la semence ou la culture des haricots. — *Oui, mesdemoiselles, les z-haricots sont semés ou seront bientôt mûrs.*

Définissez-vous des expressions du genre de celles-ci : un HOMME AVANCÉ pour un homme qui a des lumières plus grandes et des opinions plus larges que ses contemporains. — *J'ai reçu cette nouvelle par le canal de M. X... pour dire par son entremise. — Mettre un sujet, une proposition sur le tapis, et en général toutes les comparaisons qui présentent une idée fausse.*

Rien ne saurait être plus trivial que des locutions du genre de celles-ci.

METTRE EN PLAN pour mettre en gage. — LAISSER EN PLAN pour laisser en suspens. — SE GENDARMER contre quelqu'un, contre quelque chose, pour exprimer une résistance. — UN DESSOUS DE CARTES, pour perfidie, tromperie. — A L'EFFET, à moins que ce ne soit dans un sens analogue à l'exécution, à l'accomplissement de. — UN HOMME COUTUMIER DU FAIT, pour exprimer l'habitude, la récidive, peut être un bon terme de procédure, mais serait singulièrement familier et trivial dans

un discours. — PAR CONTRE pour au contraire est du plus mauvais langage. — PAR MANIÈRE D'ACQUIT est devenu tout à fait trivial. — A TOUT BOUT DE CHAMP. M. Francis Wey s'exprime ainsi sur cette expression : "Quand une locution n'est pas élégante, elle ne devient supportable que dans les cas où elle est d'une grande justesse. Ainsi l'on dira d'un homme qui court à travers la campagne et s'arrête à chaque instant, qu'IL S'ARRÊTE A TOUT BOUT DE CHAMP. Encore ne parlera-t-on pas ainsi dans un style un peu élevé."

"Mais cette façon de parler ne saurait être, en aucune circonstance, synonyme de très fréquemment. Une femme qui pleure à plusieurs reprises, qui pleure facilement, ne pleure pas à tout bout de champ."

POUR L'HEURE. Cette façon de parler, disait Vaugelas, est bonne mais basse, et ne doit plus être employée dans le beau style, où il faut dire POUR LORS. — Mais cette dernière locution a eu le sort de sa devancière ; elle est devenue triviale et vulgaire depuis Vaugelas ; bien mieux, elle a cessé d'être française, et a été remplacée par alors. Les gens de petite condition l'ont seuls conservés, et les échos d'un salon seraient bien étonnés s'ils en étaient frappés.

REMPLIR LE BUT, LES VŒUX, L'INTÉRÊT, LE SOIN, locutions ridicules, parce que l'idée qu'elles énoncent est essentiellement fausse. — *Remplir un but* est inexplicable, dit l'auteur des remarques sur la langue française. — *Remplir l'objet* est affreux.

ÊTRE EN FONDS POUR est une figure empruntée au jargon mercantile que n'approuvera jamais le goût délicat de la bonne compagnie.

ESCOMPTER L'AVENIR, LA RENOMMÉE, n'obtiendra pas davantage son suffrage ; car, si le monde élégant, entraîné par l'amour des spéculations, veut bien descendre à prendre l'argot de la Bourse quand il est question des intérêts qui s'y rattachent, du moins aura-t-il le bon goût de ne pas mêler un rellet d'agiotage et d'usure à ces poétiques et grandes idées d'avenir, de gloire, de renommée. — On ne dira pas davantage AVOIR L'ASSURANCE QUE ; mais on laissera cette singulière expression aux horlogers suisses du canton de Neuchâtel, qui en sont les créateurs.

CI-DEVANT, EX. L'emploi de ces deux mots offrant quelques difficultés, non pas seulement de grammaire et de convenances, mais de bienséance, je crois devoir, y arrêter quelques instants votre attention, et pour cela je ne saurais mieux faire que de citer en entier la remarque que fait à ce sujet le savant auteur au jugement de qui j'ai déjà eu recours si souvent.

"CI-DEVANT est, dit-il, une expression adverbiale ancienne et consacrée, mais familière ; elle équivaut à précédemment.

"Lorsqu'on l'emploie successivement pour qualifier une personne, on fait usage d'un mot révolutionnaire qui sent encore l'esprit de parti : les ci-devant nobles, un ci-devant.

"On use parfois de ce terme en guise d'auparavant, ce qui est trivial et d'un genre plat.

"Un écrivain distingué, mais qui souvent tombe dans les recherches, écrit : "...Le "manuscrit modiquement payé continuait, "comme ci-devant, de dormir dans le tiroir."

"Auparavant aurait eu plus d'élégance.

"La Révolution a un peu compromis cette locution-là.

"On en peut dire autant du mot EX, HORS DE. — Ex-ministre, ex-député.

"Avant 93, personne ne se faisait scrupule de parler de la sorte, car cette préposition francisée offre plus d'exactitude que l'adjectif ancien, qui pourrait en tenir lieu. — Un homme qui n'est plus ministre depuis vingt-quatre heures n'est pas réellement un ancien ministre.

"Cependant, comme dans les troubles politiques, la particule EX, dans ce genre d'acception, a revêtu une signification âpre et ironique. — ex-roi, ex-nobles, ex-prêtres, etc., il lui en est resté quelque chose de dur et incivil.

"En effet, chaque parti désigne ses partisans destitués ou démissionnaires sous le titre d'anciens officiers, d'anciens conseillers

d'État, etc ; tandis que les gens de l'opinion hostile ne manquent jamais de dire et d'écrire EX-officiers, EX-conseillers, EX-pair de France. Il n'est donc pas inutile de rappeler à ceux qui se piquent d'urbanité et qui étudient la valeur des mots que ces deux termes ne s'emploient pas indifféremment l'un pour l'autre.

"ANCIEN est inoffensif, EX, qui était autrefois synonyme de hors de (préposition fort énergique déjà), semble avoir acquis un sens plus significatif encore."

(A continuer.)

## COULEUR DE CIRCONSTANCE

*Petit garçon* (dans un magasin d'épicerie). — Je voudrais de l'encre.

*L'épicier.* — Quelle couleur ?

*Le petit garçon.* — Je ne sais pas.

*L'épicier.* — Est-ce pour l'école ; est-ce pour marquer le linge ?

*Le petit garçon.* — C'est pour faire une hypothèque.

*L'épicier.* — Prends de l'encre noire, mon enfant.

## PAS TOUT A LA FOIS

Dans une auberge.

*M. X... député* (au garçon). — Voyez donc comme tout est sale ! Ces couteaux pas lavés, cette laitue pleine de saletés !

*Le garçon* (ne perdant pas son sang froid). — C'est notre sort à tous : vous savez qu'il faut en manger un demi-minot dans le cours de notre vie.

*Le député.* — Oui, mais personne n'est obligé de tout manger à la fois.

## ÉCRITURE ACCENTUÉE

*La maîtresse de maison* (arrivant dans sa cuisine). — Martha, pourquoi laisse-tu le chien gratter à la porte de cette façon.

*Martha.* — Ce n'est pas le chien, madame, c'est la cuisinière qui écrit à son cavalier.

## UN SOUHAIT A LA BONNE FRANQUETTE



— Ah ! Si j'étais bon Dieu ! Comme j'srais bientôt riche !

## UN PETIT DÉRANGEMENT



*Clipper, (le jockey).* — C'est malheureux, Boss, je ne pourrai pas prendre part à la course.

*Le propriétaire.* — Est-tu malade ?

*Clipper.* — Non ; mais j'ai voulu aller prendre quelques pommes chez le voisin ; et j'ai attrapé tant de plomb par ici que je pèse une demi livre plus que le poids.

## UNE CERÉMONIE UN PEU FROIDE



Tante Ros., (se faisant baptiser).—Aie ! La, vous autres, à notre secours !

Une voix du rivage.—Venez-vous en ; il n'y pas d'eau.

Tante Ros.—Notre bon ministre a fait la prière si longue que la glace a pris autour de nous.

## L'ART D'ÊTRE BELLE

## DES CHEVEUX

(Suite.)

## DES TEINTURES BLONDES, ROUGES ET BRUNES

Chacun sait que les cheveux blancs sont l'indice d'un tempérament lymphatique ; il est donc naturel qu'ils accompagnent un teint blanc, des yeux bleus et une grande douceur de physionomie. Au lieu de la réunion de ces charmes, qui sont l'apanage des blondes, on est souvent très étonné de voir ces mêmes cheveux blancs accompagner, au contraire, un teint vif, des yeux noirs et un air hardi. Les amateurs d'originalité ne manquent pas de trouver cette contradiction extrêmement piquante ; mais les amateurs du naturel s'aperçoivent bien vite que les cheveux blancs qui s'accordent si mal avec la nature de leur propriétaire sont le résultat de nombreux lavages à l'eau oxygénée.

C'est le seul cosmétique employé de nos jours à des doses différentes et sous différentes dénominations.

La mode des cheveux blancs n'est pas nouvelle.

Les chevelures blanches étaient en honneur chez les Latins. Les dames romaines employaient les formules les plus étranges pour obtenir cette nuance blonde tant désirée. Voici les plus communes : L'huile de lentisque mélangée avec du vinaigre ; un savon venant de la Gaule, composé de suif de chèvre et de cendres de hêtres ; les fleurs de verbascum, etc. . . .

La calvitie précoce était le résultat de cette fatale coquetterie.

Au moyen-âge, on constate encore la mode des cheveux blancs, et parmi les recettes qui sont venues jusqu'à nous on trouve le foie de corbeau, la fiente d'hirondelle, la lessive de cendres de sarments et de fleurs de Thapsus Barbatum (Liebau et Bender).

Il est plus que certain que ces différentes recettes devaient horriblement encrasser la tête, sans compter qu'il était indispensable de recommencer leur application tous les deux ou trois jours.

L'eau oxygénée, le seul cosmétique qui s'emploie maintenant, comme il est dit plus haut, a la propriété de rendre une chevelure noire du plus beau blond, tout en nettoyant la tête et les cheveux. Cette eau, du reste, n'est pas une teinture, c'est un décolorant ; elle n'a aucune action sur les cheveux blancs.

Son application est des plus simples : on lave

d'abord les cheveux dans une décoction de feuilles de saponaire ou dans de l'eau tiède ammoniacée puis, lorsqu'ils sont bien secs, on les mouille avec l'eau oxygénée à l'aide d'une éponge.

Pour les cheveux châtains il suffit de répéter trois fois cette opération, à deux jours d'intervalle, pour obtenir une décoloration plus que suffisante.

Pour les cheveux noirs il faudrait la répéter cinq fois ; mais il est aisé de hâter le résultat en ajoutant de l'ammoniac à l'eau oxygénée, pour le premier lavage, dans la proportion de cinq gouttes d'ammoniac pour un verre d'eau oxygénée.

Jusqu'à tout va bien ; mais ce qui est moins facile, c'est de conserver cette belle couleur blonde aux racines des cheveux. Ceux-ci ont le mauvais goût de repousser ; on dit que certaines natures de cheveux allongent de cinq lignes par mois. C'est évidemment exagéré ; mais n'allongeraient-ils que de deux lignes, ce serait encore assez pour obliger à un entretien très difficile, presque impossible à continuer soi-même. Il faut donc un coiffeur qui vienne tous les huit jours ou tous les quinze jours entretenir les racines, c'est-à-dire les mouiller délicatement (avec une petite brosse) d'eau oxygénée, en ayant grand soin de n'en mettre que là où le besoin s'en fait sentir. Sans cette précaution continue, la supercherie saute aux yeux par la différence de couleur qu'offrent aux regards les tempes, la raie, la nuque, en comparaison de la masse des cheveux.

Comme tous les cosmétiques de ce genre, l'eau oxygénée, sans être nuisible, attaque le principe vivifiant du cheveu ; il est à remarquer que les femmes qui l'emploient ont les cheveux moins brillants que les blondes naturelles.

Voici maintenant comment on obtient cette splendide couleur roux foncé telle qu'on l'admire dans les tableaux du Titien ; mais, avant d'indiquer la recette employée par les belles Vénitienues, d'après un auteur moderne, recette transmise par César Vecellio, neveu du Titien : " Les femmes, après s'être largement enduit la chevelure d'un mélange de soufre, de miel et d'alun, restaient plusieurs heures assises sur leurs terrasses jusqu'à ce que le soleil y eût suffisamment fixé les couleurs. Et pour se préserver le teint elles se servaient d'un large chapeau de paille appelé solana, dont le fond était percé d'une ouverture par laquelle leurs cheveux, s'échappant au dehors, s'étaient sur leurs épaules, où ils s'imprégnaient des effluves solaires. "

Il est évident que les chevelures de ces dames étaient noires et que le brûlant soleil d'Italie, combiné avec le soufre et l'alun, devait forcément produire le résultat désiré.

Cette nuance d'un roux fauve existe à l'état naturel ; on la trouve en Angleterre, surtout en Irlande, et il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Londres des enfants déguenillés, d'une saleté repoussante, se roulant dans un ruisseau infect, possesseurs d'une de ces chevelures, aux tons chauds de cuivre rouge, qui retombe sur leurs épaules en grosses boucles naturelles.

Cette nuance de cheveux se nomme en anglais *auburn*, ce qui signifie : d'un brun obscur. Ces cheveux accompagnent un mode de constitution toute particulière ; la peau, sans être très blanche, est transparente, tachée de roux près des yeux ; ceux-ci sont d'un gris vert très sombre. La physionomie générale est plutôt dure et les dents d'une blancheur nacrée. Les gens aux cheveux auburn sont ordinairement d'un tempérament violent.

Malgré les prospectus menteurs, il n'existe aucune eau capable de communiquer cette teinte aux cheveux, et, cependant, il est très facile de l'obtenir. Il suffit simplement de se servir du henné.

Le henné est une plante très connue des Orientaux, et depuis longtemps, car le chant des Hébreux, le *Cantique des Cantiques*, la mentionne dans cette strophe :

" Tes jeunes plantes sont un verger de grenadiers et d'autres arbres de fruits délicieux, de plantes de cyprès et de nard. "

Or, le cyprès, appelé en hébreux *cophérin*, n'est autre, dit M. Rimmel, que le henné ou

henna des Arabes, dont les feuilles étaient employées par les Egyptiens pour se teindre les mains, les pieds et souvent les cheveux.

L'arbuste porte de très jolies fleurs jaunes et blanches en grappes. Elles ont une odeur délicieuse, et les femmes israélites les cachaient dans leur sein et s'en faisaient des couronnes. Les feuilles sont allongées, d'un très beau vert, et la tige est d'un rouge vif.

En perse, le cheval du schah, blanc pour les jours de fête, a les jambes, le ventre et le bout de la queue teints avec le suc du henné.

Outre cela, cette plante est très employée en Afrique au Maroc et en Perse pour teindre différentes parties du corps. Ses propriétés étaient inconnues en Europe lorsque tout dernièrement un coiffeur français la rapporta de Constantinople.

Voici comment on prépare le henné : Après avoir fait sécher les feuilles on les pile de façon à obtenir une poudre d'un vert olive. On fait avec cette poudre une pâte assez épaisse en versant dessus, soit de l'eau de chaux, soit simplement de l'eau tiède. L'eau tiède suffit pour la chevelure. C'est alors qu'il s'agit d'appliquer la pâte sur les cheveux.

Il convient d'opérer avec les plus grands ménagements. Les rares coiffeurs qui connaissent ce produit se servent d'une brosse ou d'un pinceau et appliquent le henné tiède, même chaud.

Ils évitent d'en laisser tomber sur le front et sur le cou, de même que sur leurs mains, chaque goutte faisant une tache qu'il n'est possible d'enlever qu'avec de l'ammoniac ou par un mordant quelconque. Au bout de deux heures on débarrasse la tête de cette pâte à l'aide de nombreux lavages. Il faut recommencer cette opération, fort longue et extrêmement désagréable, au moins tous les mois.

Le henné rend les cheveux souples et brillants ; il est excellent pour l'entretien de la chevelure. Au contraire, des cheveux blancs cendrés deviendront roux, et plutôt plus foncés qu'ils n'étaient, à la suite d'une ou de plusieurs applications de henné ; et les cheveux noirs prendront la teinte admirée dans les tableaux du Titien.

Il est très facile d'obtenir une nuance aussi claire qu'on la désire en lavant les cheveux, après les avoir débarrassés de la pâte, avec de l'eau oxygénée. Cela est sans danger pour le cuir chevelu, surtout après l'application du henné. Cette teinture prend également sur les cheveux blancs ; elle les colore en blond roux. Ainsi une chevelure entièrement blanche deviendra, après cinq ou six fois, d'un roux magnifique, absolument comme les jambes du cheval du schah.

Si nous avons insisté aussi longtemps sur les mérites de cette teinture, c'est qu'elle n'offre de

5<sup>C.</sup> -- Pour Cinq Cents (en timbres de poste ou argent) je vous enverrai GRATIS un PAQUET ROYALE, qui vous conduira à la fortune. S'adresser : Arthur Labelle, 185 rue St. Jacques, MONTREAL, P. Q.



Le boule-dogue perfectionné. Regardez-le sens dessus et vous le verrez à l'état primitif.

danger d'aucune sorte et qu'on peut l'employer en toute sécurité.

Nous n'en dirons pas autant des teintures brunes et noires, et je serais fort en peine d'en recommander une d'une façon absolue. Elle sont toutes ou presque toutes, en exceptant les teintures américaines dans lesquelles il entre du sulfate cadmium, à base de plomb ou de nitrate d'argent.

La teinture à base de plomb contient de l'acétate de plomb. On s'en sert en humectant les cheveux tous les jours jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la teinte qu'on désire. Les cheveux blancs deviennent blonds, puis roux et enfin d'un beau noir, à moins qu'au bout de quelque temps la belle couleur noire ne devienne d'un noir de soie ou d'un rouge violacé.

La teinture à base de nitrate d'argent demande plus de soin ; d'abord il faut bien dégraisser les cheveux, ce qu'il ne faut pas faire pour la teinture à base de plomb ; ensuite on se sert de deux fioles.

Lorsque les cheveux sont secs, après avoir été bien mouillés avec la liqueur contenue dans la fiole No 1, on les imbibe avec la liqueur de la fiole No 2, puis on les peigne pour que la nuance se fonde.

Ces teintures ont l'inconvénient de foncer les cheveux qui ont conservé leur couleur ; ainsi, à la longue, les cheveux châtain clair deviennent complètement noirs. Aussi, conseillerai-je aux personnes dont les cheveux grisonnent de décolorer légèrement leurs cheveux bruns à l'aide de l'eau oxygénée, qui n'a pas d'action sur les cheveux blancs, puisqu'ils ont perdu tout principe colorant, et d'employer ensuite les teintures brunes.

Je n'apprendrai rien à personne en disant à quel point les teintures de plomb ou d'argent sont dangereuses ; je pourrais citer des exemples à l'infini.

Les teintures américaines pour teindre les cheveux blancs en blond ou en châtain n'offrent pas les mêmes dangers.

Certaines eaux végétales ont également la pro-

priétés de teindre en blond et châtain clair. J'engagerai mes jolies lectrices à suivre le conseil que je leur donne plus haut : décolorer les cheveux noirs ou châtain foncés et donner à toute la chevelure une teinte blond foncé uniforme. Il est à remarquer que tous les cheveux ne sont pas également aptes à recevoir les agents chimiques ; il y en a même qui sont absolument récalcitrants ; une teinture fera un effet superbe sur une mèche coupée et donnera un résultat tout contraire sur la chevelure entière, la vitalité de certains cheveux s'opposant à l'absorption de certaines compositions.

Il est donc indispensable de réfléchir et d'étudier la question avec un homme de l'art avant d'employer une teinture.

Toutes les taches produites sur la peau par les teintures s'enlèvent avec quelques gouttes d'iode de potassium.

Voici maintenant quelques recettes qui viennent d'un très grand docteur fort expert. Les effets de ces teintures sont un peu plus longs, mais aussi sûrs que ceux des eaux annoncées à grands coups de réclame.

*Solution pour noircir les cheveux.*

Nitrate d'argent.....	1 oz.
Eau distillée.....	7 oz.

Ajoutez un peu de vert de vessie.

Trempez un peigne dans l'eau et peignez les cheveux en évitant de tacher la peau.

*Teinture brune.—Fiole no. 1.*

Sulfure de potassium.....	1 oz.
Eau.....	6 oz.

*Fiole no. 2.*

Nitrate d'argent.....	1 oz.
Eau de roses.....	7 oz.

Se servir des deux fioles, comme il est indiqué plus haut pour la teinture à base d'argent. Il est très important que le sulfure soit nouvellement fait, autrement il donnerait une teinte jaunâtre. Cette teinture donne les résultats les plus satisfaisants.

*Eau pour teindre les cheveux blancs en blond.*

Nitrate d'argent.....	1 oz.
Bismuth.....	2 oz.
Acétate de fer.....	1 oz.
Eau distillée de plantain.....	10 oz.

Dégraisser d'abord les cheveux et les humecter avec la solution.

*Teinture blonde inoffensive.*

Vin blanc.....	½ bouteille.
Rhubarbe.....	6 oz.

Faites bouillir jusqu'à ce que ce soit réduit de moitié et passez. En mouiller les cheveux et laisser sécher.

Lorsqu'on désire pour une raison quelconque se teindre en blond quelques heures, comme, par exemple, à l'occasion d'un bal masqué ou pour jouer une comédie, il suffira de prendre chez le pharmacien la quantité suffisante de teinture de curcuma et d'en lotionner les cheveux après les avoir nettoyés. On obtiendra une couleur jaune, pas très jolie, mais bien préférable à une perruque. Cette teinture disparaît avec un seul lavage.

*Pommade pour noircir les cheveux.*

Azotate d'argent.....	¼ oz.
Crème de tartre.....	¼ oz.
Ammoniaque.....	¼ oz.
Axonge.....	½ oz.

Appliquer avec une brosse.

*Pommade hongroise pour les moustaches.*

Faire fondre au bain-marie :

Cire vierge.....	2 oz.
Savon d'huile.....	1 oz.

Ajoutez :

Gomme arabique.....	1 oz.
---------------------	-------

fondue dans un peu d'eau de rose, et parfumer avec quelques gouttes d'une essence quelconque.

Quoique nous ne donnions que des recettes dont nous pouvons répondre, nous ferons observer que le nitrate d'argent, bien que beaucoup moins dangereux que l'acétate de plomb, peut le devenir en cas d'inflammation du cuir chevelu ou d'excoriation.

## LES MŒURS DU FAR WEST

## CE N'EST PAS ELLE QUI SE FERA PRENDRE



(Procès pour meurtre)

Le juge Percetrâne.—Messieurs du jury, votre verdict est-il : *coupable* ou *non coupable* ?

Bill Tupedur, le foreman.—Nous avons une question à poser. La preuve montre que le prisonnier a tiré six fois sur la victime et ne l'a atteinte qu'au dernier coup. Est-ce qu'il n'y a pas de lois contre un si mauvais tir ?

Le juge Percetrâne.—Non.

Bill Tupedur.—Alors, tant pis pour elle, si elle est mal faite : *Pas coupable* !



Jeune maîtresse de maison.—Vas dire au marchand de poisson qu'il ne me fera pas courir le poisson d'Avril. Il peut le garder son homard vert. Je veux un homard frais avec une belle coquille rouge comme j'en mange dans les restaurants de première classe.



FEUILLETON DU SAMEDI

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## PREMIÈRE PARTIE

## IV

(Suite.)

Sur ce nouveau geste claquemets de doigts et clappement de langue.

Puis Sans-Nez reprit :

—Je n'étais pas content comme de juste, et je promis d'enlever la reine, éprouvant pour elle une grande passion.

—Je dresse mon embuscade, je parviens à me glisser dans son wigwam, je lui jette un manteau sur les épaules et... je me trouve tout à coup renversé à terre et garotté.

—Ah ! ah ! fit-on.

—Elle avait appelé ses guerriers ?

—Du tout !

—Elle était plus forte que moi voilà tout ! fit Sans-Nez avec bonhomie.

—Elle me terrassa avec grâce, aisance et facilité.

—La poule avait pris le renard.

—Quand je dis la poule, je suis bête comme une outarde.

—C'est une panthère que cette femme-là !

L'hilarité fut bruyante.

Sans-Nez fit une grimace significative, protesta contre les rieurs et dit :

—Il n'y a pas un de nous qui soit capable de lutter avec ce démon.

—Vous avez une main de fer, Burgh ; la griffe de la reine est d'acier.

—Mais voilà où j'ai vu qu'elle m'aimait.

On écouta curieusement.

Sans-Nez reprit :

Elle appela ses guerriers, et leur dit en me montrant à terre, meurtri et confus :

—Coupez le nez, les oreilles, les sourcils, les lèvres et les paupières à ce trop joli garçon.

Ici Sans-Nez joua des castagnettes avec ses doigts et répéta.

—Trop joli garçon !

—Vous comprenez ?

—Trop joli...

—C'est clair.

Puis, fatigué, il murmura très vite, pour en finir.

—Bref on m'a arrangé comme vous voyez.

—La reine m'a dit : je te laisse vivre !

—Il faut que tu souffres longtemps pour punir ton audace.

—Tu ne peux plus être aimé ; ce sera ton supplice.

—Tu ne peux plus être aimé !

—C'est limpide.

—Et voilà pourquoi je m'appelle Sans-Nez.

Lassé il se tut.

Mais le regard fit l'inspection générale de la personne, les doigts claquèrent, la langue clappa et un long soupir dit éloquemment combien le beau Léon regrettait son nez.

Son histoire eut un prodigieux succès et Tête-de-Bison conclut en secouant la tête :

—Monsieur le comte, garde à nous !

—Vous le voyez !

—La reine n'est pas tendre.

M. de Lincourt se leva.

—Colonel, dit-il, l'heure s'avance et je dois partir pour le camp indien avec Grandmoreau.

—Vous plaît-il que nous prenions congé de mademoiselle et de vous ?

On vit une larme jaillir des yeux de Blanche qui contenait avec peine son émotion.

—Monsieur, dit le colonel, vous avez juré : vous êtes engagé ; je n'aurai pas le mauvais goût de vous détourner de votre devoir.

—Mais je bois à votre heureux retour, en vous engageant à la prudence.

Et il remplit les verres.

Ce toast fut gravement porté.

Seul de ces hommes, le comte était confiant et souriant.

Il voulut rassurer mademoiselle d'Éragny :

—Mademoiselle, dit-il, je vois que vous me faites l'honneur de beaucoup de reconnaissance à cause d'un service trop facilement rendu pour valoir un de vos sourires.

—Laissez-moi vous dire que braver la reine est un jeu pour moi.

—J'ai la ferme conviction de revenir sain, sauf et entier.

—Colonel au revoir !

Tout le monde était ému.

Chacun jugeait que le comte allait risquer follement sa vie.

On se serrait la main en silence pour se quitter.

Mademoiselle d'Éragny semblait désespérée.

Instinctivement, chacun brusquait les adieux.

Blanche, qui sentait son cœur se briser, se retira en cachant ses larmes.

—De la prudence ! dit le colonel à M. de Lincourt en reconduisant les chasseurs.

—De l'audace ! répondit celui-ci.

## V

Une heure après, trois cavaliers sortaient d'Augustin.

C'était le comte et Tête-de-Bison, qui se dirigeaient vers le camp indien.

Main-de-Fer les accompagnait jusqu'à mi chemin pour rester en observation.

Il devait demeurer en vedette sur l'éminence que nous connaissons déjà et où avait eu lieu la rencontre entre les trappeurs et leur chef.

Jusqu'à la colline, rien n'entrava la marche des trois aventuriers.

John Burgh prit sa faction.

Il attacha son cheval au plus épais d'un fourré, il serra la main de ses compagnons, leur souhaita bonne chance et grimpa sur un arbre très élevé d'où il pouvait voir au loin.

Tout à coup il redescendit lestement et siffla les deux chasseurs qui s'éloignaient.

—Qu'y a-t-il, Main-de-Fer ? lui demanda le comte.

—Rien que de bon ! fit celui-ci.

—Au sortir des bois, dans la plaine, vous allez être assaillis par une tourmente sèche, et si, comme je le suppose, vous avez, sir, l'intention de tenter un coup de main, le vent vous sera certainement utile.

—Quel plan me prêtez-vous donc ? fit le comte.

—Je pense que vous ne songez pas à entrer tout bonnement, les mains vides, dans le camp indien.

—Vous devez avoir quelque bonne idée, et un grand vent ne vous nuira pas.

M. de Lincourt serra la main de Burgh en lui disant :

—Main-de-Fer, vous avez l'esprit pénétrant ; vous êtes un homme précieux.

—A l'avenir, je compterai sur vous.

Et, fort de l'avis donné, il se remit en route avec Grandmoreau.

Comme l'Anglais l'avait annoncé, une tempête sèche se déchainait sur la plaine.

Le vent soufflait avec rage par un temps clair ; pas de nuage au ciel.

Il était deux heures du matin environ.

La route que suivaient les aventuriers était celle des caravanes.

De nombreux squelettes de chevaux et de bœufs marquaient la direction de ce chemin à peine indiqué.

Pendant plus d'une heure, la marche des hardis ambassadeurs ne fut entravée par aucun obstacle.

Mais plus ils avançaient, plus ils devaient assurer leur sécurité contre l'active et inquiète vigilance des sentinelles indiennes.

Après une très longue marche, vers quatre heures du matin, Tête-de-Bison s'arrêta soudain, faisant signe au comte d'avancer.

Quand celui-ci l'eut rejoint, il descendit de cheval et entrava sa monture ; le comte en fit autant.

—Sommes-nous près du camp ? demanda M. de Lincourt à l'oreille du Trappeur.

—A mille pas d'ici doit se trouver un poste, dit Grandmoreau.

—Eh bien ! fit le comte, ce poste, il faut l'enlever et nous présenter à la reine avec des prisonniers.

—Tiens ! observa Grandmoreau, c'est votre plan ! il est bon !

—Le tout est de capturer les Indiens.

—Il faudrait, pour bien réussir, rencontrer deux cavaliers en vedettes perdues.

—Espérons que la chance nous favorisera ! dit le comte.

Et tous deux se mirent à ramper jusqu'à ce que Grandmoreau fit halte.

—Voyez-vous, lui dit-il, cette espèce de perche, à droite de ce buisson, à deux cents pas de nous ?

Il parlait si bas, que sa voix n'était qu'un souffle.

—Je vois, répondit le comte en prenant mille précautions pour éviter le bruit.

—C'est, il me semble, un arbuste mort et par conséquent, dépourvu de ses feuilles.

—Vous vous trompez, reprit le Trappeur.

—Cet arbuste mort, quand on le fixe pendant quelques instants, remue et s'agit singulièrement à contre-vent.

—Et puis je vois une seconde tige.

—Avançons prudemment.

—Le moment d'agir approche.

—Qu'y a-t-il ? demanda le comte.

—Sont-ce des sentinelles ?

—Oui.

—Ces grandes tiges que nous voyons se balancer sont le bois de leurs lances.

—Votre connaissance du désert est précieuse au delà de toute expression, murmura le comte.

—Grandmoreau, ces deux Indiens sont à nous.

—Préparez votre lazzo.

—Moi, je me charge de celui de gauche.

—Vous, prenez celui de droite.

—Bon ! fit le Trappeur.

—Si vous êtes aussi adroit que moi l'affaire est faite.

—Avançons encore ! fit le comte.

Les deux aventuriers se remirent à ramper sous les hautes herbes.

Marche dangereuse !

Ils avaient à craindre les serpents, les fauves embusqués, les regards de l'ennemi ; la moindre imprudence pouvait les perdre.

Mais ils avançaient avec lenteur, une sûreté, une souplesse telles, que les sentinelles ne distinguaient rien de suspect.

Le vent soufflait toujours avec violence, favorisant l'audacieuse attaque des chasseurs.

Ces deux vedettes, détachées loin du camp, avaient mission surtout de garder le chemin.

Elles étaient au moment le plus fatigant de la veillee ; le comte avait choisi pour son attaque la demi-heure qui précède l'apparition de l'aube.

En ce moment, le sommeil accable les sen-



tinelles ; la prochaine apparition du soleil leur inspire une certaine sécurité ; l'œil appesanti se referme à demi ; tout papillote à la vue, qu'obscurcit le battement des paupières.

A vingt pas des vedettes, le comte s'arrêta.  
—Ensemble ! murmura-t-il.

“ Et au cou ! ”

“ Que ces Peaux-Rouges ne poussent pas un cri ou tout est perdu. ”

Le comte et Tête-de-Bison déroulèrent chacun une longue corde qui leur enserrait la taille.

C'était un lazzo mexicain.

Ils maniaient cette arme terrible comme les meilleurs vaqueros des prairies hautes.

Ayant pris position, de manière à pouvoir lancer sûrement leurs lazzos, les trappeurs se dressent soudain.

Les cordes de soie sifflent, et les deux sentinelles indiennes se trouvent enveloppées chacune dans le nœud coulant.

Un choc violent les jette à terre.

Elles se débattent en vain, leurs mouvements ne servent qu'à resserrer le lien qui les étirent, les étouffe et comprime tous leurs efforts.

Suffoqués, les deux hommes se relèvent, retombent, se relèvent encore et retombent toujours !

Tête-de-Bison et le comte se précipitent.

En un clin d'œil, ils ont désarmé les Indiens à peu près étouffés et mis hors d'état de faire la moindre résistance et de crier.

En ce moment, quelques lueurs rougis-saient le ciel, et Grandmoreau inspecta l'horizon.

—Bon ! dit-il.

“ Le tour est joué ! ”

“ Monsieur le comte, vous maniez le lazzo comme le couteau.

“ Maintenant, que faisons-nous ? ”

—Vous parlez l'apache pûrement, n'est-ce pas ? fit le comte.

—Comme si j'étais né dans les montagnes de ces chiens-là ! dit le Trappeur.

—Les peintures dont nous avons orné nos figures sont bien exactement celles des tribus de la reine ?

—Oui, monsieur le comte.

—Eh bien ! prenons les manteaux de guerre de nos prisonniers ; passons-leur nos blouses de chasse, jetons-les en travers des chevaux, et en avant !

“ Il s'agit de franchir la ligne des postes. ”

En un instant la transformation fut opérée, et les deux aventuriers, à cheval sur les montures des Indiens, déguisés en guerriers apaches, les prisonniers couchés devant eux, marchèrent hardiment vers le camp.

Aux clartés de l'aube, les postes crurent voir des cavaliers de leur armée rentrant avec des prisonniers ; partout on fit fête aux chasseurs.

Ils passèrent au trot à travers une triple ceinture d'avant-postes, salués par des acclamations.

Ces lignes franchies, ils se trouvèrent à quelque milliers de pas du camp indien.

Le comte admira la savante distribution des grand-gardes et la bonne assiette du bivouac.

—Décidément, dit-il, ces Apaches se sont formés à la guerre.

“ Voilà des dispositions excellentes. ”

—La reine, fit gravement Tête-de-Bison, est réellement une femme extraordinaire.

“ Vous serez étonné, monsieur le comte. ”

—J'espère l'étonner bien davantage ! dit M. de Lincourt.

Et il mit pied à terre.

—Reprenons nos blouses, dit-il, et redonnons leurs manteaux aux prisonniers.

Tête-de-Bison obéit en silence, mais il n'était pas sans quelque inquiétude.

Les deux chasseurs reprurent leur costume, remontèrent à cheval et replacèrent les prisonniers devant eux.

Ce fut en cet équipage que les deux aventuriers pénétrèrent dans le campement indien.

Le jour avait enfin succédé à la nuit. Devant les premiers rayons d'un soleil resplendissant s'effacèrent les pâles clartés de la lune et le fugitif scintillement des étoiles.

Le vent était tombé.

Le camp apparut aux yeux des aventuriers,

Sur un vaste terrain complètement dénudé, se dressaient, dans une bizarre symétrie, un millier de tentes en peaux de daims, de cerfs ou de buffles.

Là dormait encore un peuple guerrier de plus de vingt tribus.

Sur un mamelon, au centre de l'immense clairière, s'élevait une sorte de pavillon de fourrures aux vastes proportions.

Des trophés conquis sur les ennemis ornaient l'entrée de cette demeure faite tout entière de dépouilles d'ours grizlys et de jaguars.

C'était l'habitation de la reine.

La coutume indienne ne permet pas à un guerrier de parer les portes de sa demeure d'autres trophés que ceux qu'il a conquis.

Et l'on voyait devant la tente de la reine plus de trente chevelures pendant à des lances fichées en terre.

Scalps et armes avaient été pris de sa main, en plein combat, sur des ennemis tués par elle.

Avec le calme imperturbable qui le caractérisait, le comte dit en souriant à Tête-de-Bison :

—Si vraiment la reine a recueilli ces trophés loyalement, sans supercherie, cette femme est extraordinaire.

“ Je serai enchanté de faire sa connaissance.

“ Tudieu ! Quel démon ! ”

—Monsieur le comte, dit le Trappeur, la Vierge des Apaches est au-dessus de tout ce que vous pouvez imaginer comme bravoure et comme férocité.

—Alors nous allons avoir quelque plaisir à l'forcer aux plus strictes convenances de la politesse.

Et M. de Lincourt piqua son cheval.

Tout dormait encore dans le camp.

Trois guerriers veillaient seuls à la sûreté de la reine.

Ils se tenaient immobiles à quelques pas de la tente, ne prêtant qu'une distraite attention aux premiers bruits de la nature qui s'éveille.

Ils comptaient trop sur les postes avancés pour supposer qu'un ennemi pénétrât dans le camp.

Tout à coup le visage de ces guerriers s'anime.

Leurs nerfs se crispent.

Leurs yeux grands ouverts, à la pupille dilatée par l'étonnement, se fixent sur un point.

Ils viennent d'apercevoir les étrangers conduisant leurs frères prisonniers.

Immobiles, hébétés, l'étonnement et la stupeur les paralysent.

Les trappeurs sont à vingt pas d'eux, et ils n'ont pas fait un mouvement.

Ils se précipitent enfin.

Grandmoreau et le comte s'arrêtent.

Ils se tiennent sur une prudente défensive. Les Indiens, revenus de leur surprise, ont poussé un cri d'appel.

En un clin d'œil, les guerriers sortent en masse de leurs tentes, et, en moins de cinq minutes, des milliers d'hommes entourent les trappeurs.

Jamais scène aussi étrange n'avait frappé un œil d'Apache.

Au milieu d'un bivac deux Faces-Pâles à cheval sur des coursiers pris à des vedettes indiennes.

Et ces vedettes prisonnières !

Et les blancs tranquilles, impassibles, semblant ignorer qu'ils excitent au milieu de cette foule une immense colère.

Tête-de-Bison promène ses yeux de bœuf, ronds et paisibles encore, sur la multitude ; il commence à comprendre que l'audace du comte les environne d'un prestige qui imprime un frein à la fureur des guerriers apaches.

Le vieux chasseur sourit.

—Tous ces gens-là croient rêver ! dit-il.

“ Ils nous brûleront peut-être ; mais ils parleront longtemps de nous. ”

—Grandmoreau, fit M. de Lincourt, je vous réponds de tout.

Le comte, prêt à faire sauter la cervelle au premier qui approchera, maintient les plus hardis par son calme et sa fière attitude.

Si quelque guerrier s'avance, il fait peser sur lui un regard qui l'éloigne.

Cependant la situation ne peut se prolonger longtemps.

—Grandmoreau, dit le comte au chasseur, prévenez donc les Indiens que nous voulons parler à la reine.

—Au fait, dit le vieux chasseur, vous avez raison. Si nous ne les prévenions pas, ils rôderaient autour de nous sans oser nous questionner.

“ Dans une heure, nous serions encore dans la même position. ”

Et il interpella un guerrier.

—Hoha !

“ La Couleuvre Jaune ! ”

“ Ici, jeune serpent. ”

“ Ne reconnais-tu pas Tête-de-Bison, qui t'a fait grâce de la vie quand tu avais sept ans ? ”

“ Tu m'as prouvé ta reconnaissance en voulant me scalper il y a cinq ou six lunes ; mais ce n'est pas une raison pour te cacher derrière les autres. ”

“ Avance un peu. ”

L'Indien, jeune homme de dix-sept ans, fit dix pas en avant et répondit :

—Mon père se trompe.

“ Je n'ai pas cherché à prendre son scalp, mais seulement à le faire prisonnier. ”

“ Je lui dois la vie. ”

“ Je veux me faire quitte avec lui en l'épargnant une fois. ”

“ Après quoi... je... le tuerais une autre fois. ”

—Bien dit, la Couleuvre !

“ Tu siffles bien, mon fils. ”

“ Mais nous réglerons nos comptes plus tard ; aujourd'hui nous voulons parler à la reine. ”

Un sachem fit quelques pas en avant et prit la parole.

Tête-de-Bison l'arrêta d'un geste.

—Hohao ! sachem, restez à distance.

“ Tout vieux que vous êtes, vous avez la voix assez forte pour que je vous entende à dix pas. ”

“ Si l'on avance les deux captifs sont morts. ”

Le sachem se le tint pour dit :

—Que veulent les Faces-Pâles ? demanda-t-il.

—Rendre les prisonniers à certaines conditions ? dit le Trappeur.

—Que les guerriers blancs nous disent ce qu'ils exigent.

—C'est à la reine elle-même, déclara le chasseur, que je désire remettre mes prisonniers.

Un sourd murmure répondit à cette prétention.

Quelques couteaux sortirent de leur gaine.

Vingt carabines furent armées.

—Attention ! dit au comte Grandmoreau qui sentait le danger.

L'attitude des Peaux-Rouges était en effet on ne peut plus menaçante.

Soudain tout murmure cesse, toute parole meurt sur les lèvres rendues immobiles.

Écartant d'un geste gracieux la peau de jaguar qui ferme sa tente, la reine apparaît sur le seuil de son rustique palais.

Étrange femme que cette souveraine, commandant aux vingt tribus, restées indépendantes malgré tous les efforts de deux nations puissantes et civilisées.

La Vénus Cuivrée justifie son nom, elle n'a pas vingt ans, et sa magnifique chevelure encadre une merveilleuse tête; au teint légèrement cuivré.

Le visage est rayonnant de jeunesse ! le teint a une splendeur qui éblouit.

Les sourcils et les longs cils soyeux sont noirs.

Noirs aussi sont les yeux, grands, admirables d'expression, resplendissants d'intelligence et de fierté.

L'éclat dont ils brillent donne au regard une force et une puissance infinies.

Le front droit, taillé à la grecque ; le nez fin, rose, légèrement aquilin ; la lèvre charmante, expressive, souriant avec une grâce hautaine ; l'ovale parfait du visage aristocratiquement découpé ; l'harmonie des traits et un port tout royal, sacrent cette vierge reine et lui donnent cette auréole de beauté qui fascine et qui assure l'empire de la femme.

La taille est svelte, élancée, souple.

Les perles et les topazes en colliers parent le cou ; les diamants étincellent en agrafes ; les bracelets d'or ceignent les poignets.

Le pied, nu, petit, cambré, chaussé des pantoufles de fourrure.

La main, délicate, est fiévreusement agitée.

La reine a promené un long regard sur ses sujets qui l'entourent.

Elle aperçoit les étrangers.

Son sourcil olympien se froncé.

Le comte sait que la Vierge des Apaches entend l'anglais et le parle.

Il fait signe à son compagnon.

Tous deux sautent à terre, saisissent les chevaux par la bride et s'approchent.

Le comte s'incline devant la reine avec une élégance suprême et lui dit d'une voix caressante :

—Je suis heureux de saluer, à l'aube du jour, la plus belle créature qui soit sortie des mains du Grand-Esprit, pour régner sur le monde.

—Voyageur, j'ai voulu vous voir, dussé-je payer mon audace et mon bonheur de ma vie.

—Je suis un seigneur français.

—J'erre par le monde.

—J'ai entendu vanter la Vierge des Apaches et je me suis juré de déposer à ses pieds mon tribut d'admiration.

—Je suis payé de ma témérité en la voyant supérieure à sa renommée.

—Maintenant qu'elle décide de moi.

—Je ne lui demande que la liberté de mon guide.

La reine écoutait, bienveillante et flattée. Elle était femme.

Le comte était un type parfait de noblesse et de perfection masculine.

Elle était touchée de sa démarche.

Plusieurs fois les longs cils de la jeune femme voilèrent les pensées qui se peignaient dans ses yeux.

Toutefois elle songeait aux prisonniers.

—Pourquoi, demanda-t-elle, avoir capturé mes guerriers ?

—Quand on est déterminé à marcher jusqu'au genou dans le sang pour arriver à vous, dit le comte, on ne se laisse pas arrêter par deux hommes, seraient-ce de braves guerriers apaches.

Grandmoreau songeait à part lui que le comte déployait une rare adresse.

Il s'inclina à son tour devant la reine et dit en apache :

Les guerriers n'ont pas été maltraités.

—Nulle parole d'offense ne les a blessés.

—Nous n'avions contre eux aucun fiel.

Et le Trappeur termina son speech en débarrassant prestement les prisonniers de leurs liens, et en déposant humblement leurs armes aux pieds de la reine.

Celle-ci eut un gracieux sourire.

Tête-de-Bison venait évidemment de gagner la partie.

Elle regarda le Trappeur avec bienveillance et lui dit :

—Mon père a failli périr un jour sur le poteau de la torture.

—Mais le Grand-Esprit l'a protégé par un prodige céleste.

—Aujourd'hui Tête-de-Bison revient parmi nous accompagné d'un voyageur aux bonnes intentions duquel je veux croire.

—Son œil semble loyal.

—Mais je ne conseille ni à ce voyageur ni au Trappeur de tenter le sort une fois encore.

—Je hais les Visages-Pales.

—Majesté, dit le comte, il ne faut pas confondre ceux de ma nation avec les Mexicains.

—Je suis Français.

—Je sais que la reine a des sujets de colère contre les gens d'Augustin.

—Vraiment ces blancs sont déloyaux et perfides.

—Je serais, comme la reine, très irrité contre ces lâches coyottes, si je régnais sur les Apaches.

—Toutefois j'ose prévenir Sa Majesté que la ville est terrifiée.

—Qu'elle offre de payer tout ce que l'on exigera d'elle.

—Elle est prête à subir la paix.

La reine eut un regard étincelant et demanda d'une voix altérée :

—Vous venez en parlementaires ?

—Moi ! fit le comte.

—Moi, l'envoyé de ces gens !

—Reine, vous m'offensez.

—Hier, j'ai châtié l'insolence de cette population.

—Elle voulait forcer le gouverneur à faire marcher les soldats contre les Apaches.

—Ce pauvre homme s'y refusait : il disait que les Apaches avaient raison, qu'on avait violé la foi jurée.

—La population a voulu mettre un honnête homme à mort.

—Je l'ai protégé et sauvé.

—Sachant qu'aujourd'hui je devais venir au camp, le gouverneur m'a prié de déposer ses hommages aux pieds de Votre Majesté et de lui dire qu'il comprenait sa haine.

—Pour lui, impuissant, il implore votre clémence.

—J'accomplis un acte de courtoisie envers ce malheureux.

—Il serait au-dessous de ma dignité d'être le parlementaire de personne.

La situation, ainsi présentée, changeait complètement d'aspect.

La reine sembla hésiter un instant.

Elle regarda fièrement le comte, parut prendre une décision et dit au Trappeur :

—Tête-de-Bison, tu vas répéter à mon peuple les paroles que tu viens d'entendre.

Le vieux Trappeur traduisit à haute voix le discours du comte et y ajouta des phrases de son cru propres à bien disposer les Apaches.

Il promit beaucoup d'or.

Et aussitôt la convoitise des sauvages s'alluma.

La reine vit ces dispositions, qu'elle approuvait sans doute.

Elle dit au comte :

—Je veux en finir avec cette ville d'Augustin, et si le conseil des sachems y consent, je traiterai.

—Connaissez-vous les conditions auxquelles se soumettrait le gouverneur ?

—Reine, il m'a supplié, dit le comte, au cas où vous lui seriez favorable, de vous faire des offres.

—Les sachems vont les entendre, répondit-elle.

L'affaire prenait la tournure la plus favorable.

Le conseil des sachems s'assembla sur le champ autour de la reine.

Le comte assista à cette étrange cérémonie.

Les femmes qui servaient la Vénus Cuivrée étalèrent des fourrures splendides sur une sorte de banc de gazon.

La reine s'assit et fit un signe.

Les chefs des tribus et les vieux guerriers, admis au conseil, prirent place en cercle autour de la souveraine.

Ils étaient au nombre de soixante-trois.

Le conseil commença à délibérer.

C'était un spectacle imposant, solennel même.

La tribu en armes était rangée en un cercle immense.

Le soleil étincelant faisait ressortir les couleurs pittoresques ; le tableau s'anima des resplendissements de la lumière.

La foule mouvante, ondulante, s'étendait au loin.

Graves et calmes, les sachems allaient décider des destins de la peuplade.

Comme toujours, le calumet sacré fut allumé.

Un guerrier, blessé et hors d'état de prendre part à un combat, présentait à tour de rôle à chaque sachem la pipe allumée.

Le chef aspirait la fumée et la lançait vers l'Orient.

Le calumet fit ainsi le tour de l'assemblée.

La reine dut, comme tous les guerriers, aspirer le tabac sacré.

Le comte en éprouva une sorte de désenchantement.

Il eut une crispation de lèvres dédaigneuse et il poussa du coude le vieux Trappeur.

—Avez-vous vu ? dit-il.

—Elle fume !

—C'est révoltant.

Tête-de-Bison n'avait pas de préjugé, et il dit simplement :

—C'est l'usage.

La discussion fut ouverte.

Gravement, lentement, chacun donna son avis, et tous les sachems, sauf un, furent d'accord pour traiter.

Seul, nous l'avons dit, un chef ne fut pas pour le traité.

Il se leva.

C'était un type admirable de beauté sauvage et imposante.

Jeune, admirablement fait, il avait ce profil aquilin d'oiseau de proie, féroce et noble, qui domine et fascine.

(A suivre)

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITÉS**

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Laguchetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE QUATRIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

**Gray's Saponaceous Dentifrice,**

Excellente Poudre a Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 14 Avril  
Après-Midi et Soirée.

**LA GRANDE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS**

— DE —

**GUS HILL**

20 - ARTISTES - 20

Chanteurs, Danseurs, Gymnastes, Musiciens; tout est mis en œuvre pour donner une représentation des plus parfaites.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.  
Semaine suivante.—*Pete Baker.*

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

**LISEZ LA PRESSE LISEZ**

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

**17,009 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

69 Rue St-Jacques, Montréal.



PRIX DE VENTE \$5.87 SIMPLE FREE

**Agents demandés partout**

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le reçois aim d'avoir de bons agents qui introduiront nos montres, et qui de nous, à protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordinairement de fortes quantités nous vendons que chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'infiniment catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de que en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que représente, vous pourrez payer la différence, \$5.87 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le boîtier est garanti en Oran solide, un métal qui ne peut être reconnu de fer que par des experts, richement gravé, solide dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, juste et réglé et pleinement garanti. En en prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$30 pour \$5.87, et moi pour rien si vous nous en venez 6. Adressez: A. C. ROEBUCK & CO., 87 & 89 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratuitement chaque chaîne en or doublé. Nommez ce journal.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



**Gray's Dental Pearline,**

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

**A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS**

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE, 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York